

***L'Été en morceaux*, Roland Halbert, éditions FRAction**

Avec *L'Été en morceaux*, tu as réussi une entreprise ô combien délicate : restituer avec une infinie justesse la quintessence de ton expérience de patient, dans ce journal intime en 103 haïkus d'une hospitalisation et d'une convalescence au cours de l'été 2015.

Tu parviens admirablement à rendre compte de la souffrance du patient, au plus près de ses sensations, trouvant toujours « le juste accord, l'harmonie chiffrée des sensations et du vocable » (*Notes dans la paume*). Je pense notamment à ce remarquable haïku qui témoigne avec une belle fulgurance de ce moment crucial où l'opéré, tout juste réveillé, de retour dans sa chambre, guette avec inquiétude le surgissement imminent de la douleur, dans un corps qui ne sera bientôt plus insensibilisé par l'anesthésie :

un colis suspect : ce corps

Sur le lit défait,

empli de frelons.

L'évocation de la fièvre avec ses frissons et ses épouvantables martèlements est tout aussi surprenante de vérité dans la métaphore hyperbolique du « camion frigorifique » qui « casse des enclumes / dans (un) crâne ». Il en est de même avec l'oxymore des « jambes / en paille / lestées de parpaing » qui suggère parfaitement l'extrême difficulté des premiers pas de l'opéré qui, si faible doit déployer une énergie folle pour déplacer un corps devenu si lourd.

Chacun pourra également se retrouver dans l'universelle souffrance morale du patient hospitalisé qui, comme le prisonnier dans sa cellule, éprouve le temps dans son inexorable vanité. Ainsi, par exemple, quand il est distillé par les berlingots de la perfusion :

Dans le goutte-à-goutte,

les jours font un bruit de bulles ...

Summertime.

Le patient qui, étymologiquement, est l'être qui souffre, est aussi celui qui doit « prendre son mal en patience », comme nous le rappellent fort bien ces deux haïkus :

Il sait vous donner

des leçons de patience,

le lierre rampant.

Cent fois plus long que l'affection longue durée, le liseron fidèle !...

L'horizontalité décroissante du premier haïku vient souligner l'humble ténacité du patient dans l'épreuve, quand la verticalité ascensionnelle du second (que je n'ai malheureusement pas pu restituer) donne bien la mesure de l'épreuve à surmonter.

Journal d'une « saison violente », particulièrement douloureuse, *L'Été en morceaux* doit aussi se lire comme le journal d'un haïkiste à l'affût, qui fait de sa chambre de patient une chambre d'écoute de son être, vibrant au diapason du cosmos. Telle est bien l'orientation donnée par le sous-titre « chambre 575 » – une allusion au « pouls métrique du haïku (5/7/5 syllabes) » – et par la citation-épigraphe de Kafka : « Reste à ta table et écoute [...] Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques ; ».

« Météosensible autant que météocontemplatif » (*Chroniques de l'éclair*), le patient haïkiste déploie, avec bonheur, au fil du recueil, toutes les nuances de sa palette sensorielle. Il sait ainsi faire éprouver au lecteur les affres de la canicule dans une chambre d'hôpital, quand la chaleur accable dans sa « touffeur saharienne » ou quand elle laisse un goût de sel dans une bouche déshydratée – « des carpes salées / claquent sur la langue ». Sa plume est tout aussi heureuse quand, par exemple, il restitue la fraîcheur revigorante d'une averse apaisante comme une « perfusion » qui, au cœur de l'été, « ravive (l)es verts » d'un « jardin » qui a perdu ses couleurs.

Comme toujours dans l'univers du poète haïkiste qui, rappelons-le, a pour nom de plume (et sceau d'artiste) « oiseau migrateur », les oiseaux occupent une place de prédilection. Présents dans une bonne quinzaine de haïkus, ils donnent parfois à la chambre du patient un petit air de *parloir aux oiseaux*. Dans l'épreuve, ils sont sollicités comme de fidèles compagnons :

Pies, moineaux, mésanges, qui veut pour perchoir ma potence grise ?
voire implorés comme des divinités :

*« Site opératoire » (sic) rasé
Passereau, apprends-moi
à passer.*

Notons au passage que ce dernier haïku reprend partiellement l'un des tweets poétiques du recueil *Le Parloir aux oiseaux* : « Passe, oiseau, passe et apprends-moi à passer... » – une citation de Pessoa.

Incarnant une liberté naturelle absolue, l'« oiseau en perpétuel essor » qui invite au voyage et à l'aventure, renvoie le poète à sa douloureuse impuissance de patient prisonnier de son lit d'hôpital :

– *Tuyaux, cathéter – Rallier les alouettes, sans fil ni attache.*

*Les martinets partent... un ciel sans échelle.
laissant aux patients*

Dans ce petit concert de chambre de *L'Été en morceaux*, les insectes jouent également leur partition, plus modeste toutefois que celle des oiseaux, mais toujours à l'unisson de l'état du patient : souffrant comme ce « scarabée estropié » ou renaissant quand « l'araignée du soir / retisse / la ligne de vie. » Le patient haïkiste va même jusqu'à s'identifier à l'insecte, éprouvant la canicule à sa hauteur, ce qui nous vaut ce délicat tableau miniature :

*On se sent insecte :
chaque goutte de rosée
est un château
d'eau.*

Il faudrait encore évoquer « l'élan vital » des arbres, l'attente du « vent / plein de sèves », sans oublier la beauté des astres, notamment « le chant des constellations » qui dans la « nuit in-ter-mi-nable... » du patient « agrandit la chambre. Bref, le cosmos tout entier semble avoir été convié dans cette fameuse « chambre 575 » : une extraordinaire chambre de résonance poétique qui célèbre, par petites touches, la beauté et la puissance du vivant, avec l'extrême acuité du « regard ultime » d'un convalescent sur le chemin d'une guérison incertaine.

Ce qui m'a le plus séduit dans ce beau recueil de haïkus, bouleversant de vérité, c'est incontestablement le sourire du patient haïkiste qui évite avec brio l'écueil du pathos, fidèle en cela à la leçon de ses maître haïkistes japonais, eux-mêmes éprouvés dans leurs corps : Issa, Shiki et Kenshin.

L'univers médical qui constitue le quotidien si pénible du patient, pourtant omniprésent tout au long du recueil, ne pèse guère au lecteur, car l'humour du poète le tient élégamment à distance. Ainsi l'acte chirurgical de l'ablation, suggéré par l'ellipse et l'espace blanc de la page (en réalité comblé par la citation épigraphe : « A l'instant où la lame tranchait dans les chairs /.../) est tourné en dérision par une formule de boucher qui clôt brutalement le haïku : « – La viande est dans le torchon. ». Il en est de même à l'heure du bilan post-opératoire, avec ce diagnostic de mécanicien : « – Pneu avant crevé. » Une nouvelle fois, le dernier vers coupe court à tout apitoiement, avec « l'acuité d'une lame de sabre » (*Notes dans la paume*). L'autodérision peut aussi laisser place à une forme de compassion souriante, comme dans ce surprenant haïku, où le poète se moque gentiment de sa souffrance, en imaginant les petits coups de bec répétés d'un pic-vert sur sa peau fraîchement opérée :

*Quel pic-vert s'amuse
à creuser ma couenne ?
– Rendez-moi ma peau
en skai !*

Incarnant le sourire du poète, l'oiseau ici euphémise l'expression de sa souffrance d'opéré. Ce même sourire peut, à l'occasion, se faire sarcastique, avec un mot de fin on ne peut plus trivial, comme dans ce haïku de bilan de séjour hospitalier :

*Sur le questionnaire
de satisfaction, l'oiseau
moqueur
fait sa crotte.*

A l'inverse, le mot de fin peut sublimer, par exemple, la banalité d'un menu d'hôpital :

*Au menu : poivron,
rognons, purée, BEURK !
– Je n'ai faim
que
de miracle.*

Le miracle poétique du sourire naît le plus souvent d'un effet de surprise. Tout l'art du haïkiste consiste en définitive à « utiliser l'ordinaire en s'en dégageant » (*Chroniques de l'éclair*) d'un coup de baguette magique. Le sourire est bien « l'âme du haïku » (Kikaku). Cela n'a jamais été aussi vrai que dans ce journal douloureux de *L'Été en morceaux*.

Quant à la composition du recueil, elle s'impose d'abord par la clarté de son architecture temporelle – journal intime oblige – qui épouse le point de vue du patient haïkiste qui, brisé dans sa chair, perçoit son « été en morceaux », plus précisément en trois morceaux – juillet (52 haïkus), août (34 haïkus), septembre (17 haïkus) – dont le volume décroît en fonction de la lumière (cf. préface). A l'inverse de ce mouvement décroissant, l'image de « L'Homme aux signes » du Zodiaque donne à voir un homme en morceaux qui retrouve son intégrité au fil des trois parties du recueil – belle image d'astrologie médicale du XV^e s. réintégrant pleinement l'homme dans le cosmos, quand la médecine contemporaine, de plus en plus déshumanisée par sa haute technicité, de plus en plus spécialisée, ne cesse au contraire de morceler le corps humain... L'architecture décroissante du recueil masque en fait le parfait équilibre qui existe entre le temps de l'hospitalisation (juillet, 52 haïkus) et le temps de la convalescence (août, septembre, 51 haïkus). La répartition des haïkus obéit, en réalité, moins aux contraintes du calendrier – même si certaines dates marquantes peuvent inspirer le haïkiste – qu'au temps intérieur du patient, aux modulations du temps vécu, par exemple, dans l'intensité lors de l'intervention chirurgicale (22 haïkus pour les deux premiers jours de juillet) ou dans l'ennui et l'accablement de la canicule (13 haïkus seulement pour la période du 8 au 24 juillet).

Nul doute que ce journal intime retrace un parcours médico-poétique : de l'acte chirurgical et de ses complications post-opératoires à la guérison relative – en quelque sorte « un parcours de santé ! ». Mais ne témoignerait-il pas aussi d'une aventure poétique, encore plus intime et plus secrète, comme pourraient le laisser à penser quelques textes liminaires ? La citation de Kafka placée en exergue du recueil, prônant les vertus d'une retraite, silencieuse et solitaire, à l'écoute d'un « monde qui viendra s'offrir » à l'écrivain, semble avoir valeur de viatique pour le haïkiste enfermé dans sa chambre de patient. Les deux citations suivantes en exergue des parties I et II vont dans le même sens : « La quasi-immobilité est un cadeau » (Colette) et « Croyez-moi, rien n'est plus grand que la chambre d'un malade. » (J. Supervielle). Quant à la dernière épigraphe de Rimbaud ouvrant la partie III – « Cela s'est passé. Je sais aujourd'hui saluer la beauté. » – mise en relation avec la toute première épigraphe du premier haïku, – « La terre, roussie et pillée/entre dans sa saison spirituelle ... » – elle donne, me semble-t-il, une dimension initiatique à ce parcours médico-poétique. Lors de son hospitalisation estivale, le poète est entré symboliquement dans sa « saison spirituelle » : une « saison violente », une sorte de « nouvelle saison en enfer » qui, au terme du recueil, débouche sur une « saison de secours », la saison des semailles – « une graine officinale / à bas bruit / voyage... ».

L'épreuve de la souffrance n'aura donc pas été vaine : elle aura été, pour le poète, l'occasion d'une redécouverte fulgurante de la beauté du vivant, dans l'éblouissement du « regard ultime », révélation qu'il fixera dans ces 103 « illuminations mélodique et rythmiques du temps intérieur » (*Petite Pentecôte de haïkus*) du recueil de *L'Été en morceaux*. En vérité, un bien beau recueil, superbement illustré, à la mise en pages impeccable. Finalement, *L'Été en morceaux* ne serait-il pas le plus beau cadeau du Loto de l'infortune, apporté par ce malheureux « ticket collé à la carte vitale » dans le premier haïku ?

Hubert Bricaud